

Amnésie ? Impossible de savoir. De toute évidence, il est bien tard. Le temps a joué son coup, la certitude est arrivée. Devant moi, un tableau numérique sur lequel est affiché en gros le mot « Travail ». Derrière l'apparence craquelée, fissurée et dépassée de ce maudit mot, écran neige. La pièce est grise et vide de sens. Une porte s'ouvre. Un mystérieux homme à la blouse blanche et tachetée de rouge s'approche de moi. J'ai entendu dire qu'ils avaient tous la même mine ; il me semble qu'ils ont raison. Sur son badge est inscrite la mention « Docteur DOCCO ». Voyant mon regard se crispier sur son nom, l'homme écarquille longuement les yeux et s'exclame devant ses assistantes d'avoir enfin trouvé la preuve qu'un sujet tel que moi sache lire. Les murs tremblent de surprise. Dès suite de cette annonce enthousiaste, les servantes affluent rapidement vers moi, me détachent du sol puis s'enfuient vers la sortie. Le docteur, lui, me sourit exagérément et m'informe qu'il ne m'oubliera pas. La porte se referme brusquement, les murs s'apaisent et laissent mes yeux se relever pour apercevoir au loin un vieil objet délaissé. Sa silhouette ne fait nul doute ; il s'agit bien de mon carnet.

En dépit des apparences, l'engourdissement de mes muscles s'est estompé. Je suis de nouveau libre de mes mouvements, libre de croupir, libre de m'envoler. Cependant, comme me l'a toujours dit Maman, la liberté n'est pas chose aisée ; il va me falloir apprendre à la dompter. D'un élan brusque et désordonné, mon corps mou s'effondre sur le sol, incapable de se relever. Je décide dès lors de ramper de toutes mes forces vers l'espoir qui se dresse face à moi ; la larve que je suis tente du mieux qu'elle peut d'échapper à sa prédation invisible pour, à terme, atteindre une quelconque forme d'essor et de dignité. Se dirigeant vers l'avant jusqu'à en faire craquer mes membres dans leur intégralité, la vue de mon carnet éveille en moi l'idée de survie. Tel un cancrelat nettoyant le sol, mes lourdes pattes se décrassent progressivement de leur misère et s'étendent longuement. La douleur grandit, l'esprit se tonifie. Je dompte mes jambes chétives et m'accroupis désormais afin d'aller plus vite avant que mémoire ne s'éclipse à nouveau. Malgré la souffrance, l'engagement domine. Progressivement, je réapprends à me tenir en équilibre, situation digne d'un pantin qui tenterait de s'élever à hauteur de ses semblables. L'effondrement se fige, l'élévation culmine. Me voici debout, prêt à me révéler devant la douleur et l'adversité. Dans mes mains se tient le livre qui, je le sais, est redevenu vide. L'obstination vaincra ; mais qu'est-ce donc que je suis ? Je suis un être qui écrit.

Devant moi, page blanche. C'est aujourd'hui que tout commence. C'est peut-être aujourd'hui que tout se termine, je ne sais plus. Une chose est sûre, je suis déterminé à avancer. Je veux que Maman soit fière de moi. Que ce soit pour elle ou pour moi, il me faut un emploi. Je n'ai plus le choix. Et comme le dictent les règles, les hommes dans mon genre se doivent impérativement d'accéder à cette opportunité ; plus le temps donc de procrastiner. Il me faut apprendre à entrer dans les rangs comme se doit de le faire tout bon être obéissant. Bien que cette évidence semble dépasser mes plus solides convictions, le doute me prend. Serais-je à la hauteur ? Pourrais-je être satisfait de ma situation ? Aurais-je l'occasion de m'épanouir dans cette nécessité d'accomplissement à l'égard de la société ? Il m'est étrange de penser de cette manière ; cet engagement spontané semblerait presque dépasser ma propre volonté. Pendant que le temps se dénature, les questionnements deviennent prévisibles et les éternelles redondances restent lassitude. Ici tout est plat.

La porte s'ouvre, entrent des hommes en uniforme dont la blancheur laisse apparaître un mauvais présage. Je suis transporté vers l'extérieur. Sur un fond de gris terminé par une ligne noire se déroulent, de chaque côté du couloir, des processions lugubres et tristement contrôlées. Elles se

révèlent toutes à mesure que je les traverse pour atteindre la sortie puis, une fois dépassées, s'évanouissent dans l'ombre tels les fantômes enfouis dans les abysses du rêve. Laissées distancées, ces silhouettes ne sont plus que les vestiges d'un monde qu'elles ne reverront jamais. Les couloirs longs et étroits attestent du silence qui règne jusqu'au dehors. Le contraste est saisissant. Plus de douches ni de cages, c'est la cour de l'usine fumante que je parcours à présent. Les tas de poussières et l'odeur de cuir brûlé s'amassent aux désirs du vent tandis que des détonations résonnent parmi les foules au garde-à-vous. L'agent qui m'accompagne explique à son collègue que le médecin du coin achève tous les matins son petit déjeuner d'une de ses cibles préférées. Ils rient ensemble jusqu'à atteindre leurs autres collègues, assis sur un banc. Tous me surveillent, ricanent pendant que j'écris, tirent sur mes chaînes, me crachent dessus. Ils veulent s'occuper, je tente d'endurer. Ils cherchent à s'amuser, j'essaye de ne pas capituler. Tous veulent la même chose, me voir redevenir l'un de ceux qui leurs font face.

Loin devant, les masses habituelles de prisonniers alignées et dépossédées d'histoire attendent sans bruit. Seuls les jeunes enfants rescapés, de par leur taille, se distinguent encore des adultes. Les autres n'ont plus ni caractère, ni couleur, ni carrure. Tous sont devenus gris, courbés et décharnés sous le poids de leur peine. Les derniers chiffons sales et décousus qui n'eurent pas encore été arrachés leur servent de tenue. S'ils bougent, ils meurent tabassés par les agents. S'ils ne bougent pas, ils prennent le risque de tomber à cause de la fatigue, de la faim ou encore des balles du médecin. À chacun ses désirs.

Mais que veulent-ils au juste ? Sûrement l'arrivée du dernier espoir qu'il leur reste. Qu'attendent-ils encore ? Un convoi les menant aux ruines de la liberté. Juste pour y travailler. Le travail rend libre, comme ils disent ici. Étrangement, il me semble que j'en suis bel et bien revenu. Mon dégoût pour ces ruines est tel que seule leur pestilence inoubliable ose encore ranimer un passé terrible que je souhaiterais oublier. Là-bas, le premier cadavre qui empeste infecte les autres de sa terrible odeur. La puanteur ne fait ensuite qu'empirer, encore et encore. Que vous le vouliez ou non, vous survivrez esseulé. Au départ, personne n'y croit ; tous s'estiment plus forts que le destin. D'abord on se soutient moralement malgré nous, on se rappelle nos souvenirs, on s'entraide jusqu'à la faim. Puis, la promiscuité devient si insupportable qu'elle va jusqu'à vous faire haïr les vôtres. La coopération — si faible fut-elle — n'existe plus ; tout change. Vous piétinez vos confrères et vous finissez par vous isoler à votre manière de toute cette répugnance en jurant de ne jamais plus vous assimiler à ce genre de solidarité. Après quelques temps, tour à tour, les odeurs qui vous entourent se justifient par la mort. Tous confinés dans une absurde mêlée d'innocents. Sans autre nourriture, les nécessités deviennent conscientes. Ainsi, nous ne devenons plus que des masses atomisées jusqu'à l'os, masses à qui il est tacitement demandé de s'entretuer pour survivre. Seul le dernier s'en sort. Une fois dehors, Dieu merci, ce n'est plus pareil. L'air et la nourriture reviennent, la lumière renaît. L'horreur est là-bas, c'est certain. Je ne veux pas y retourner. Qu'ils y restent tous ! Ils l'ont bien mérité. Heureusement pour moi, je vaudrais mieux sans eux. Mon travail aura bien meilleure teneur à présent.

De sa tour, le docteur m'a minutieusement observé. Après avoir vigoureusement tripoté puis caressé son arme, celui-ci descend, me détache puis me fait signe de le suivre. Nous grimpons alors les imposantes marches de marbre blanc qui caractérisent son territoire, et ce jusqu'à atteindre le sommet de l'un des piliers qui domine l'ensemble du complexe. Nuées, miettes et poussières semblaient s'être inclinées pour ne laisser place qu'à un pâle semblant de pureté pailletée. Des statues grandissantes s'alignent avec les marches et font écho avec les corps gris qui se trouvent à

l'étage du dessous. L'air y est pur alors que le ciel est gris ; aucune vie. Voyant le sommet se rapprocher, le docteur m'informe que je vais avoir le privilège d'entrer dans son antre bien aimée.

Une fois la pièce pénétrée, je suis invité à me diriger vers un bureau massif et orné de multiples bas-reliefs rappelant les inoubliables scènes de la titanomachie. En observant la salle sous ses quatre angles, je me rends compte que celle-ci relève d'une ambiance étrange et quelque peu malsaine. Sur les buffets se trouvent des bocalux renfermant cervelles, embryons et machines organiques toutes aussi curieuses les unes des autres ; les murs, eux, sont animés d'une fresque conquérante et malfaisante. Enfin, derrière l'imposant bureau se trouve une imitation fidèle du trône souverain sur lequel pourraient s'appuyer des divinités fidèles à l'imaginaire qui leur est alloué. Tout est fait pour donner à cette pièce une atmosphère intimidante, jusqu'à la végétation d'apparence nocive aux ignorants. Pourtant, à en écouter les louanges qui lui sont apportées, celle-ci semble plutôt se rapprocher d'un idéal savant, idéal dont les codes me sont de loin étrangers.

Ma contemplation s'arrête lorsque mon hôte s'élançe avec nonchalance sur son siège d'apparat. Obéissant à l'ordre qui m'est donné, je m'assieds à mon tour sur une confortable chaise en cuir et me tiens face à son regard énigmatique. Celui-ci se présente d'un ton solennel. Il est l'un des juges des hommes. L'entièreté de nos vies repose sur sa bonté. À souhaits, il peut nous anesthésier tendrement ou nous faire crucifier sur une croix embrasée. Il ne me fera rien de mal. Ma ténacité lui fait penser à celle dont faisait jadis preuve son fils, aujourd'hui disparu. Il me demande ce que je veux. Je lui dis que je veux vivre. À la suite de cela, le silence se comble embelli de belles dents noircies par le temps. D'un geste convulsif, il se saisit d'une boîte en fer brillant située non loin de son siège et s'empresse d'en sortir un bâtonnet désormais fumant. Peu à peu, l'intérieur se remplit d'une brume épaisse et suffocante, rendant impossible toute observation se tenant à plus d'un demi-mètre. Le docteur s'assombrit et m'apparaît tel un géant. Devant moi les vapeurs se tourmentent et laissent apparaître un fumeux papier ; il s'agit d'un contrat.

Devant ma difficile tentative de décryptage, les écritures m'apparaissent comme des chimères inconnues et m'abandonnent pour former des sens inédits, complexes et hors de ma portée. Les lettres se révèlent d'une manière confuse et hasardeuse selon le bon vouloir de la fumée qui divague et laisse place tantôt à de l'air, tantôt à un nuage suffocant. Le docteur m'annonce que seule l'acceptation d'un tel contrat me permettra de vivre. Je signe d'un trait faible et tremblant, pressé par la peur, motivé par l'issue. Je lui demande ensuite ce qu'il adviendra de moi. À mesure que ses paroles débitent, mon cœur s'accélère. Tous obéissent à la loi des chaînes, des conventions, des contrats. Les vestiges de la considération tout comme l'état même de la conciliation résident en ces papiers fumeux, employés pour le plus grand bonheur de l'abomination. S'il en va ainsi, je crains que corps et âmes n'errant plus que pour satisfaire une forme de déviance dans laquelle les desseins de l'homme se sont isolés. En ce qui me concerne, tout est prêt. Le contrat étant signé, mon avenir est programmé. Dans quelques instants, des gardes viendront me conduire en salle. Je serai conduit dans une grande douche dans laquelle je devrais me laver et où je serai rasé avant d'être envoyé dans le complexe voisin, complexe plus intégriste et citoyen. Une fois en place dans la société, je serai probablement drogué pour mieux me comporter, supporter, accepter. J'oublierai souvent jusqu'à parvenir. Mais seulement dans un premier temps.

Avant de quitter la pièce, le docteur m'interroge sur la plus belle des libertés qui puisse être allouée à un homme. Je lui réponds que dans les circonstances actuelles, il s'agit très certainement d'écrire. À en entendre mes dires, celui-ci se met à sourire et me fait part de la satisfaction qu'il

éprouve face à ma répartie. De leurs jours, l'écriture traditionnelle a presque disparue du monde moyen pour se rediriger vers d'autres projets plus importants et vitaux tels la rédaction de constats, procédures ou rapports, le problème étant que leur surabondance corrélée à l'augmentation du temps de travail eut provoqué l'écœurement des lettres pour la majorité des populations. De fait, l'esprit critique n'a désormais que très peu de poids et se trouve bien souvent ridiculisé voire brutalisé par le sens commun. Les histoires, elles, se sont estompées au profit de divertissements plus concrets tandis que l'art créatif s'est vu progressivement remplacé par l'incitation formalisée à la haine, au défoulement, à la jubilation. Seuls les hauts fonctionnaires ont encore le loisir d'écrire, de comprendre, de décrire. Mes travaux leurs seront destinés. En ce sens, il me prévient que je devrais être fort, compréhensif et tolérant car à la moindre erreur, je risque d'être confronté à des procédures longues et fort désagréables, procédures dans lesquelles il se devra de prendre part. La justice a changé. Les virus également. Quoi qu'il en soit, confiance est sienne. Il est fier de ce que je suis et a placé tous ses espoirs en moi. Le docteur DOCCO me regarde, me souhaite bonne chance, puis s'en retourne vers son bâtonnet fumant. Le monde s'embrume.

Il aurait aimé être mon père.

Devant moi les portes s'ouvrent. Nous sommes en 2050, et le ciel s'est éclairci. De l'autre côté du rail chantent des corbeaux. Le train est vide, les plaines sont arides. Il fait chaud. De l'horizon se rapproche un fumeux complexe. C'est là-bas que réside l'espoir. Grâce au docteur, je suis guéri. Je vais vivre et pourrai enfin dans mes bras y serrer Maman. Peut-être y retrouverai-je Dieu lui aussi.